

Famille , Culture & Éducation | Dounia Tadli

L'alimentation et les rapports de genre

De l'outil de coercition au levier de révolution





: lien consultable dans l'Internet

Introduction

" Interestingly, although control of food can be the strongest weapon of coercion, for women it is not. In no culture it is acceptable for women to deny food to their families, whereas it is acceptable for politicians – mostly male – to deny food to entire populations for political ends. " ¹

Carole Counihan, anthropologue

Récemment, lors d'un atelier d'éducation permanente, nous discutons des pratiques alimentaires quotidiennes avec un groupe composé uniquement de femmes. L'une d'entre elles évoquant ses enfants, je saisis l'occasion pour demander à une autre : « Et toi, tes enfants t'aident un peu en cuisine ? » Un troisième participante me répond à sa place : « Elle n'a qu'un fils ! », comme si c'était évident, laissant ainsi entendre que son sexe l'empêche d'éplucher des carottes. L'intéressée acquiesce, et je préfère ne pas insister.

Les rapports de genre et l'alimentation sont en effet étroitement liés, et il est difficile de comprendre l'un sans tenir compte de l'autre. Par ailleurs, les études réalisées sur ces thématiques partagent aussi le fait d'avoir été « extirpées » de la pensée naturaliste, commune et savante qui les tenait ² : de la même façon que l'alimentation ne sert pas qu'à combler des besoins vitaux, les [catégories hommes-femmes](#) n'ont pas été imposées par la nature mais sont le fruit de constructions sociales. Ces thématiques ne sont pas dissociables non plus des relations de pouvoir : d'un côté, on relève la « valence différentielle » des sexes en faveur des hommes, décrite par Françoise Héritier ³ et, de l'autre, la faim qui peut être utilisée comme arme politique, par exemple. ⁴



¹ « Étonnamment, bien que le contrôle de la nourriture puisse être une redoutable arme de coercition, pour les femmes, elle ne l'est pas. Aucune culture ne tolère que les femmes refusent de nourrir leur famille, alors qu'il est acceptable pour les politiciens – principalement hommes – d'affamer des populations entières à des fins politiques. » (notre traduction)

² T. FOURNIER, et al., « L'alimentation, arme du genre », *Journal des Anthropologues*, 140-141, 2015, p. 19-49.

³ Les systèmes de genre impliquent notamment une hiérarchie, un système stratégique de pouvoir généralement à l'avantage des hommes. L'anthropologue Françoise Héritier l'exprimait ainsi : « La valence différentielle exprime un rapport conceptuel orienté, sinon toujours hiérarchique, entre le masculin et le féminin, traduisible en termes de poids, de temporalité (antérieur/postérieur), de valeur. » (F. HÉRITIER, *Masculin, féminin I. La pensée de la différence*, Paris : Odile Jacob, 1996, p. 24).

⁴ P. JANIN, « Faim et politique : mobilisations et instrumentations », *Politique Africaine*, 119, 2010, p. 5-22.

À l'intersection de ces deux ensembles – le genre et l'alimentation –, la position des femmes est plutôt dominée. Nous verrons dans un premier temps la façon dont l'alimentation peut servir à reproduire les inégalités de genre, à la fois à travers la division sexuelle du travail et la pression sur la nutrition. Toutefois, l'alimentation, la manière dont elle est produite et consommée, peut également constituer un levier de contestation comme nous le verrons dans la deuxième partie de cette analyse.

I. L'alimentation comme vecteur d'oppression

1. La division sexuelle du « travail alimentaire »

Dans la société agraire, il n'existait pas de distinction nette entre le travail domestique et le travail productif : les femmes participaient à l'un comme à l'autre. Mais à la suite du développement de la société industrielle et de la généralisation du salariat, la distinction entre le travail rémunéré et le travail domestique – considéré comme « gratuit » – a commencé à structurer l'espace et les rapports sociaux. Le schéma de la division du travail où la femme est laissée à la maison devient alors dominant : elle remplit des tâches essentielles, se préoccupant de l'alimentation, de l'éducation des enfants, de l'entretien de la maison... Pourtant, on estime que ce n'est pas du travail : la société industrielle a en effet institué, à côté de la relation salariale, un mode de production patriarcal où seul le « vrai » travail est rémunéré et principalement masculin.⁵ Toutefois, les femmes ont pris part à cette activité industrielle dès le XIX^e siècle, et leur présence sur le marché de l'emploi s'est intensifié tout au long du XX^e siècle.⁶ Le résultat présumé « émancipatoire » d'une telle évolution reste mitigé. Les hommes, se contentant de leur « vrai » travail, n'ont pas pénétré la sphère domestique. Ils laissent leur femme assumer le double emploi de mère et de travailleuse, leur faisant ainsi subir une nouvelle forme de précarisation.⁷

⁵ J. DE MUNCK, *Socio-anthropologie des mondes contemporains*, cours donné à l'Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2010.

⁶ C. OMNÈS, « Les trois temps de l'emploi féminin : réalités et représentations », *L'Année sociologique*, 53, 2003, p. 373-398.

⁷ Je remercie Marie Zune, sociologue et animatrice d'éducation permanente, pour cet éclairage important.

Aujourd'hui encore, même si l'image de la femme émancipée qui travaille à l'extérieur du foyer a pris la place de celle de la « bonne ménagère », les tâches domestiques incombent encore aux femmes : en Belgique, les femmes consacraient ainsi en moyenne 3 h 17 par jour à leur ménage en semaine (course, cuisine, nettoyage, jardinage...), tandis que les hommes ne s'y attelleraient qu'1 h 57 quotidiennement.⁸ En France, les femmes passeraient en moyenne 77 minutes à cuisiner par jour, contre un quart d'heure pour les hommes. Une étude menée par le sociologue Stéphane Ravache a montré par ailleurs que 81 % de la population interrogée considérait que nourrir les autres était un acte féminin.⁹ Les mères seraient également les actrices principales de la « socialisation alimentaire » des enfants, tandis que les expériences alimentaires avec les pères seraient plus rares (et donc vécues comme plus « extraordinaires »).¹⁰ Ainsi, malgré une diminution globale du temps consacré à l'alimentation ces dernières décennies, l'« homme moderne » traîne toujours le pied sur le chemin des fourneaux et la division sexuelle des tâches se maintient.¹¹ À l'exception, bien sûr, de la cuisine professionnelle où les hommes sont surreprésentés.¹² Comme l'explique Pierre Bourdieu :

Les mêmes tâches peuvent être nobles et difficiles, quand elles sont réalisées par des hommes, ou insignifiantes et imperceptibles, faciles et futiles, quand elles sont accomplies par des femmes ; comme le rappelle la différence qui sépare le cuisinier de la cuisinière, le couturier de la couturière, il suffit que les hommes s'emparent de tâches réputées féminines et les accomplissent hors de la sphère privée pour qu'elles se trouvent par là ennoblies et transfigurées...¹³

⁸ I. GLORIEUX, T.-P. VANTIENOVEN, *Genre et emploi du temps. (Non-)Évolution des stéréotypes de genre 1999, 2005 et 2013*, Bruxelles : Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes, 2016.

⁹ S. RAVACHE, « Mœurs alimentaires sexuées dans le monde rural et urbain », *Ruralia*, 12/13, 2003, p. 1-19.

¹⁰ A. DUPUY, *Plaisirs alimentaires ; Socialisation des enfants et des adolescents*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013.

¹¹ A. WARDE, et al., cités par T. FOURNIER, et al., *op. cit.* Les Françaises consacraient ainsi 1h12 par jour aux activités culinaires, tandis que les hommes s'en chargeraient durant 22 minutes. Voir S. PONTHEUX, A. SCHREIBER, « Dans les couples salariés, la répartition du travail domestique reste inégale », *Données sociales – la société française*, p. 43-51, 2006. En Belgique aussi, la cuisine resterait une activité ménagère « féminine ». Voir I. GLORIEUX, T.-P. VANTIENOVEN, *op. cit.*

¹² On comptait, en France, 94 % d'hommes parmi les chefs de cuisine en 2006. Voir M. BOURELLY, « Cheffe de cuisine : le coût de la transgression », *Cahiers du Genre*, 48, 2010, p. 127-148.

¹³ P. BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris : Seuil, 1998, p. 86.

Comme l'ensemble des activités ménagères majoritairement assumées par les femmes, la cuisine familiale est effectivement banalisée et invisibilisée, à l'inverse des activités domestiques plutôt réalisées par les hommes, qui tendent à être plus ostentatoires.¹⁴ Or, la cuisine constitue le noyau dur du travail domestique car elle implique un enchaînement de tâches variées, complexes et chronophages : planification des menus, achats, transport, stockage, anticipation et préparation des repas, service, vaisselle, rangement...¹⁵ En outre, contrairement aux idées reçues, ces activités sont aussi « productrices » : les tâches domestiques font partie de la production économique globale et rendent les autres activités possibles.¹⁶

L'attribution du rôle nourricier aux femmes constitue un sujet socio-anthropologique classique : tandis que les hommes se risquent à chasser ou à travailler dans une tour, les femmes se chargent de la cueillette, en forêt ou en grande surface. Cette répartition des tâches est régulièrement légitimée avec un argument « physiologique » : les femmes seraient reléguées en cuisine en raison de leur fonction reproductive étendue de manière abusive. Autrement dit, puisque les femmes donnent la vie et le sein, il serait justifié de les assigner systématiquement à la préparation des plats. Mais il s'agit là d'une construction sociale : ce n'est pas parce que les femmes ont un corps particulier, muni d'un système reproducteur et hormonal propre, qu'elles aiment/savent intrinsèquement cuisiner.¹⁷ D'ailleurs, les modalités de division sexuelle du travail varient, à la fois au niveau individuel mais aussi d'une culture à l'autre. En Mélanésie, par exemple, les pères trobriandais seraient particulièrement actifs dans la nutrition des jeunes enfants. S'il s'agit d'une exception à la norme de division traditionnelle du travail dans le couple parental, elle témoigne cependant de l'absence de déterminisme biologique dans le domaine.¹⁸

¹⁴ I. GLORIEUX, T.-P. VANTIENOVEN, *op. cit.*

¹⁵ T. FOURNIER, *et al.*, *op. cit.*

¹⁶ J. DE MUNCK, *op. cit.*

¹⁷ Ainsi, si le sexe détermine l'ensemble des caractéristiques biologiques permettant de distinguer l'homme de la femme, le genre désigne les comportements différentiels entre les deux sexes comme résultant de productions sociales. En conséquence, les différences biologiques de sexe s'accompagnent de différences de statut, de rôle, de responsabilités entre les hommes et les femmes dans les secteurs de la société. « Ce que sont censées faire les femmes » résulte donc de constructions sociales. Pourtant, ce présupposé semble souvent orienter ou justifier la division sexuelle des tâches. Voir L. MERLA, *Genre et sociétés*, cour donné à l'Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2012.

¹⁸ C. PETROVIC, « Filles et garçons en éducation : les recherches récentes », *Carrefours de l'Éducation*, 17, 2004, p. 76-100. Par ailleurs, si ce qui est considéré comme féminin ou masculin varie selon les contextes, une constante persiste : le masculin serait universellement considéré comme supérieur au féminin. Il s'agit de la valence différentielle des sexes conceptualisée par F. HÉRITIER, *op. cit.*

Dans la même optique, c'est en raison de leur incapacité supposée à chasser que les femmes seraient chargées de la production des glucides. Néanmoins, selon l'anthropologue Paola Tabet, cette répartition du travail n'est ni neutre, ni réciproque. Loin de refléter un équilibre harmonieux et complémentaire, cette division exprime au contraire un rapport de domination. La chercheuse explique en effet que, si certaines activités, comme la chasse, ne sont pas réalisées par les femmes, c'est en raison de l'appropriation masculine de l'usage des armes et des savoirs qui en relèvent.¹⁹ Se dévoile alors le véritable interdit : les femmes ne doivent pas se procurer la viande elles-mêmes. En s'arrogeant ainsi l'usage des armes, les hommes contrôlent la distribution et la consommation d'un aliment particulièrement valorisé, d'un point de vue nutritif mais aussi symbolique. En outre, ils bénéficient d'un bon « alibi » pour accéder sans réserve à la production alimentaire des femmes, qui peut s'élever à 80 % dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs.²⁰

Au-delà de la prise en charge de la confection des repas, les femmes subissent également une pression par rapport à l'alimentation qu'elles ingèrent.

2. La pression sur la nutrition

" Le corps dit, trahit ou proclame comment l'individu joue le jeu social, c'est-à-dire comment il applique la règle première du partage de la nourriture. "

Claude Fischler, sociologue

Tout comme lors de la division du travail, les normes sociales déterminent le contenu du comportement « normal » d'un homme ou d'une femme en matière de nutrition : il s'agit de prescriptions socialement partagées dont la non-réalisation est soumise à la sanction, et qui sont soutenues par des sentiments individuels comme l'embarras, l'anxiété, la honte ou la culpabilité. Le « régime normal » d'une femme, construit socialement, diffère bien sûr du « régime normal » d'un homme, à la fois en termes de quantité ou de types d'aliment ingéré. Les ethnologues ont d'ailleurs souvent montré la manière dont les produits précieux, telles que les protéines, ne sont pas consommés

¹⁹ P. TABEL, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, 19, 1979, p. 5-61. L'anthropologue élargit même son hypothèse au-delà des armes : c'est l'ensemble des outils et techniques « sophistiqués » qui seraient appropriés par les hommes.

²⁰ T. FOURNIER, et al., op. cit.

de manière équitable par les membres d'une population. Dans plusieurs groupes de chasseurs-cueilleurs tanzaniens, par exemple, Frank Marlowe a observé que la viande constituait 40 % du régime alimentaire des hommes et à peine 1 % de celui des femmes.²¹ Ces différences de traitement peuvent être sous-tendues par des injonctions, souvent intériorisées par les femmes : la réduction des proportions du corps et le sacrifice.

L'injonction à réduire les proportions du corps des femmes au-delà des recommandations médicales inciterait en effet les femmes à se priver, comme si elles étaient en permanence sous le joug d'une instance de jugement alimentaire.²² Les femmes auraient davantage été victimes de la tendance « lipophobe » de nos sociétés occidentales contemporaines, qui n'a fait que s'accroître durant le xx^e siècle : alors que le gras a longtemps été synonyme d'abondance et de santé, les corps doivent aujourd'hui être musclés, fermes et surtout sans un gramme de graisse. La culture de masse diffuse largement des images de corps juvéniles et sveltes, à tel point que les mannequins dénoncent aujourd'hui la pression malsaine du milieu, qui les pousse toujours à perdre plus de poids.²³ La médecine, quant à elle, a fixé des critères d'obésité, qu'elle considère comme un problème de santé publique. En outre, dans de nombreux pays, une forte proportion de la population se rêve mince et se vit grasse.²⁴ Jean-Pierre Poulain affirme que 40 % de la population française voudrait maigrir, alors qu'une grande partie n'en aurait pas besoin. Le sociologue parle d'une « moralisation de la corpulence » dans les pays occidentaux, où le modèle de la minceur s'impose aussi aux enfants, et particulièrement aux jeunes filles, dont certaines entament leur premier régime dès 12 ans.²⁵ Le souci de minceur, au cœur de pathologies du comportement alimentaire, serait en effet essentiellement féminin (jusqu'à 10 à 20 fois plus fréquent chez la femme que chez l'homme).²⁶

Les corps féminin et masculin ne sont identiques ni dans leur anatomie réelle, ni dans leur morphologie rêvée, laquelle varie selon les cultures et les époques.

²¹ F. MARLOWE, *The Hadza Hunter-Gatherers of Tanzania*, Berkeley : University of California Press, 2010.

²² T. FOURNIER, et al., op. cit.

²³ C. GAYRAL, « "Dear Fashion Week" : quand les mannequins racontent leur maigrir et la pression sur les podiums », *Huffington Post*, 10 février 2017, [en ligne :] https://www.huffingtonpost.fr/2017/02/10/dear-fashion-week-quand-les-mannequins-racontent-leur-maigreu_a_21711353, consulté le 25 juin 2018.

²⁴ C. FISCHLER, « La symbolique du gros », *Communications*, 1987, p. 255-278.

²⁵ J.-P. POULAIN, cité par S. RAVACHE, op. cit.

²⁶ C. FISCHLER, *L'omnivore*, Paris : Odile Jacob, 1993.

La récente haine occidentale contre la graisse s'exerce aujourd'hui de manière plus profonde, contraignante et manifeste sur les corps féminins, et ce sans précédent historique comparable. Ainsi, tandis que l'idéal corporel féminin lié à la minceur, pousse les femmes à se priver davantage pour répondre aux standards de beauté occidentaux contemporains²⁷, les hommes peuvent, au contraire, manifester une certaine complaisance pour leur masse grasseuse puisqu'elle semble confirmer la « puissance virile » de leur corps.²⁸ Particulièrement en milieu rural, « l'embonpoint masculin (puisque'il concerne davantage les hommes que les femmes, du fait notamment des activités pratiquées) est considéré comme signe de " force ", de " solidité ", de " bonne santé " ».²⁹ Les hommes privilégieraient d'ailleurs largement la pratique sportive au régime pour perdre du poids : surveiller son alimentation n'est pas perçu comme un acte masculin... alors que cette même vigilance est valorisée chez les femmes, parce qu'elle confirme leur statut de bonne nourricière.³⁰

Le sociologue Claude Fischler émet l'hypothèse que les personnes obèses sont perçues comme des « transgresseurs » : elles semblent violer les règles qui gouvernent le manger, le contrôle de soi et, in fine, la règle du partage, substance du lien social. Ainsi, l'aliment étant l'objet de partage par excellence, la graisse en est à la fois la substance transformée et le témoin. Dès lors, le corps du mangeur traduit la balance entre les prestations et les contre-prestations opérées : l'obésité indiquerait un solde excédentaire, faisant du mangeur un débiteur permanent qui ne joue pas le jeu du don réciproque. Nous aurions ainsi hérité d'une pensée propre à l'époque de pénurie : celui qui consomme plus que sa part prive autrui.³¹ Si on étend l'hypothèse aux femmes, peut-on imaginer la peur sous-jacente des hommes ? Qu'elles ne jouent plus le jeu de la socialité et profitent de leur position en cuisine pour garder les meilleurs morceaux ?

Pour s'assurer que ce ne soit pas le cas, au-delà de l'injonction à la maigreur, la « socialisation au sacrifice » constituerait un moyen d'empêcher les femmes de remettre en cause l'injustice alimentaire.³² Le fait de « passer après »

²⁷ *Ibid.*

²⁸ T. FOURNIER, et al., *op. cit.* ; S. CAROF, « Le régime amaigrissant : une pratique inégalitaire ? », *Journal des Anthropologues*, 140-141, 2015, p. 213-233. Voir également l'encadré ci-dessous.

²⁹ S. RAVACHE, *op. cit.*, p. 8.

³⁰ S. RAVACHE, *op. cit.*

³¹ C. FISCHLER, « La symbolique du gros », *op. cit.*

³² M. XANTHAKOU, *Identités en souffrance, une ethnologie de la Grèce*, Paris : Odile Jacob, 2007.

se justifie par le rôle de « pourvoyeur » attribué aux hommes que nous évoquions précédemment : chez les Akyé de Côte d'Ivoire, puisque ce sont eux qui semblent dépenser le plus d'énergie physique pendant les travaux agricoles, ils « méritent » de compenser cet effort par l'absorption des protéines animales. Les femmes et enfants, considérés implicitement « inactifs » parce que souvent à la maison, auraient besoin de moins de viande. La répartition de la nourriture n'obéit pas à un ordre lié aux besoins nutritionnels de chacun : elle se fait de manière différentielle selon le statut de chaque individu (mère/père/enfant).³³ Dès la naissance, chacun a intériorisé à quels morceaux il a accès, et lesquels lui sont interdits. Même si les femmes sont considérées comme les « gardiennes de la cuisine », la qualité et la quantité de protéines animales qui leur sont destinées sont moindres que pour les hommes et ce, d'autant plus si le nombre d'enfants est élevé. Ces légitimations du sacrifice sont fortement intériorisées, comme l'illustrent ces extraits d'entretiens : « Depuis toujours, ce sont les hommes qui alimentent le ménage en fournissant chaque matin le prix de la popote », « Ils méritent les meilleures quantités et qualités alimentaires ».³⁴

Le manque de « savoir-vivre alimentaire », déshonneur pour la famille de la fautive, peut être sévèrement puni. Ainsi, comme pour la division sexuelle du travail, le non-respect de l'ordre du partage alimentaire peut engendrer des sanctions sociales importantes. Dans certains villages akyés, une femme qui enfreindrait cette norme peut recevoir des avertissements sous la forme de renvoi, voire de divorce unilatéral.³⁵

Régime amaigrissant ou sacrifice familial, les restrictions alimentaires ont des conséquences sur le corps des femmes : l'alimentation représente en effet un moyen efficace pour construire une apparence corporelle durablement différenciée, tant à l'échelle d'une vie individuelle que sur le long terme.³⁶ Chez les femmes akyés en âge de procréer, la prévalence en carence en fer serait de 24,3 %. Cette situation augmente le risque de contracter une maladie infectieuse et/ou d'être en déficit pondéral, ce qui peut entraîner des complications, voire le décès à l'accouchement. Les médecins akyés interrogés affirment même que la plupart des morts en couche sont liées à la qualité de l'alimentation.³⁷ Ce constat est confirmé par l'anthropologue Priscille Touraille :

³³ A. A.-P. ATSE, K. P. ADON, « Laisse-moi manger ta viande », le partage des protéines chez les Akyé, *Journal des Anthropologues*, n°140-141, 2015, p. 193-212.

³⁴ *Ibid.*, p. 200.

³⁵ A. A.-P. ATSE, K. P. ADON, *op. cit.*

³⁶ T. FOURNIER, *et al.*, *op. cit.*

³⁷ A. A.-P. ATSE, K. P. ADON, *op. cit.*

L'alimentation est l'un des premiers domaines où se matérialise la domination des hommes sur les femmes. Les déficits alimentaires ont un impact encore plus grand sur les corps quand vous portez un fœtus pendant neuf mois, et ensuite lorsque vous l'allaitiez. Il faut garder à l'esprit que les femmes ont une demande énergétique et protéique excessivement accrue quand elles sont enceintes ou allaitantes. Et c'est encore plus vrai pour la consommation de protéines – et donc de protéines animales – puisque les protéines, c'est ce qui sert à créer du tissu musculaire par exemple ou à favoriser la croissance osseuse.³⁸

Mais l'anthropologue nous apprend également que la distribution inégale des protéines affecte aussi les corps sur le long terme : la différence de taille entre hommes et femmes, appelée « dimorphisme sexuel », serait d'ailleurs plus sociale que naturelle. Priscille Touraille montre en effet que l'« inégalité nutritionnelle » serait à l'origine de l'écart de taille entre les hommes et les femmes (entre 6 et 18 cm selon les populations).³⁹ Loin d'être anecdotique, la petite taille des femmes a des implications importantes lors de l'accouchement. La chercheuse explique en effet que l'adaptation du bassin à la bipédie, c'est-à-dire son rétrécissement, et l'accroissement du crâne ont engendré le « dilemme obstétrical ». Contrairement à d'autres primates, donner naissance constitue, en conséquence, une épreuve très douloureuse, voire mortelle, pour les Homo Sapiens actuels. Si les femmes avaient été plus grandes, ce qui aurait été logique selon le modèle de la biologie de l'évolution, l'accouchement engendrerait moins de douleurs et de risques. Mais privées des ressources nécessaires pour grandir suffisamment, elles en paient les conséquences.⁴⁰

Viande et virilité

« La viande, nourriture nourrissante par excellence, forte et donnant la force, la vigueur, du sang, de la santé, est le plat des



³⁸ P. TOURAILLE, propos recueillis par C. CARMARANS, « Violences faites aux femmes : au commencement était l'inégalité nutritionnelle », RFI, 24 novembre 2017, [en ligne :] <http://www.rfi.fr/science/20171124-journee-internationale-violence-femmes-piscille-touraille-inegalite-nutritionnelle>, consulté le 5 juin 2018.

³⁹ P. TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse*, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008.

⁴⁰ P. TOURAILLE, propos recueillis par C. CARMARANS, op. cit.

hommes, qui en prennent deux fois, tandis que les femmes se servent une petite part : ce qui ne signifie pas qu'elles se privent à proprement parler ; elles n'ont réellement pas envie de ce qui peut manquer aux autres, et d'abord aux hommes, à qui la viande revient par définition, et tirent une sorte d'autorité de ce qui n'est pas vécu comme une privation ; plus, elles n'ont pas le goût des nourritures d'hommes qui, étant réputées nocives lorsqu'elles sont absorbées en trop grande quantité par les femmes, peuvent même susciter une sorte de dégoût. »⁴¹

Ce lien entre la virilité et la viande témoignerait d'une représentation datant de l'époque victorienne où l'alimentation carnivore est considérée comme peu féminine.⁴² Selon l'écoféministe américaine Carol J. Adams, cette idée serait encore plus ancienne : elle trouverait son origine dans un passage de la Bible où la viande sacrificielle est seulement cuisinée pour les prêtres et les fils d'Aaron.⁴³

Quoi qu'il en soit, les recherches en psychologie sociale confirment la prégnance de cette croyance. Joop de Boer montre ainsi dans une étude que la consommation de grandes quantités de viande constitue un marqueur de masculinité, reflétant ainsi des notions traditionnelles et patriarcales de pouvoir et de performance.⁴⁴ Les publicités et magazines contemporains contribuent grandement à diffuser cette idée si moderne selon laquelle « les vrais hommes mangent de la viande », à l'instar de la revue Beef ! qui est explicitement destinée aux « hommes qui ont du goût ». La viande, cet aliment éminemment viril, constituerait ainsi un moyen de « réconcilier l'homme avec la cuisine », lui rappelant sans doute ses chasses d'antan...

⁴¹ P. BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1979, p. 214-215.

⁴² E. SHOWALTER cité par S. CAROF, *op. cit.*

⁴³ C. J. ADAMS, *The Sexuals Politics of Meat : A Feminist-Vegetarian Critical Theory*, New-York : Continuum International Publishing Group, 1990.

⁴⁴ J. DE BOER cité par C. BRISSETTE, « Is meat manly ? How society pressures us to make gendered food choices », *The Washington Post*, 25 janvier 2017.

⁴⁵ E. VON BARDELEBEN, « "Beef !", l'effet beauf », *Libération*, 26 mars 2014, [en ligne :] http://www.liberation.fr/ecrans/2014/03/26/beef-l-effet-beauf_990581, consulté le 25 mai 2018.

3. L'alimentation comme moyen de reproduction de l'ordre du genre

" L'alimentation est le dénominateur commun de nombre de discriminations subies par les femmes. "

Nora Bouazzouni, journaliste

Nous l'avons vu, parmi l'ensemble des tâches domestiques, les activités liées à l'alimentation sont particulièrement chronophages, engendrant ainsi une charge très concrète dans la vie des femmes. Mais anticiper l'approvisionnement, gérer les repas, s'adapter aux standards de santé et aux aspirations gustatives de chacun... crée aussi une charge mentale importante, voire une certaine culpabilité dans un contexte où les femmes sont censées « assurer sur tous les plans ». ⁴⁶ L'injonction à surveiller leur corpulence, et donc leur propre alimentation, alourdit bien évidemment ce fardeau : les femmes seraient en effet davantage amenées à penser en permanence à ce qu'elles vont ingérer ou non. ⁴⁷ Elles seraient plus nombreuses à s'alimenter en deçà des prescriptions de santé reconnues, ce qui peut engendrer une diminution des capacités de résistance physique et une fatigue de l'esprit. ⁴⁸

La source de cet épuisement dépasserait l'intériorisation des normes de genre par les femmes, cette « socialisation du sacrifice ». Certains chercheurs soulignent en effet que la domination masculine ne serait pas que symbolique : elle serait au contraire très concrète de la part de ceux qui ont intérêt à protéger leurs privilèges alimentaires. ⁴⁹ En d'autres termes, des menaces au sens propre pèseraient sur les femmes qui ne respecteraient pas l' « ordre alimentaire », comme l'illustre l'exemple des Akyés plus haut.

Bref, être responsable de la nourriture ne signifie pas en disposer à sa libre convenance, ni en soutirer un pouvoir quelconque. L'alimentation, en maintenant les femmes dans leur subordination, constituerait plutôt un moyen de reproduire l'ordre inégal du genre :

⁴⁶ Voir la bande dessinée d'Emma intitulée « Fallait demander » pour une explication très claire de la charge mentale : EMMA, « Fallait demander ! », 9 mai 2017, [en ligne :] <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes>, consulté le 13 juin 2018.

⁴⁷ S. CAROF, *op. cit.*

⁴⁸ N.-C. MATHIEU citée par T. FOURNIER, *et al.*, *op. cit.*

⁴⁹ *Ibid.*

Dans la plupart des sociétés, les femmes continuent à porter la responsabilité de l'approvisionnement mental et physique alimentaire qui représente le travail le plus élémentaire du care et elles font la plus grande part du travail lié à la nourriture, elles contrôlent très peu de ressources et possèdent très peu de pouvoir de décision dans l'industrie alimentaire et dans les politiques alimentaires. Et bien que les femmes portent la responsabilité de nourrir les autres, elles ne se nourrissent souvent pas elles-mêmes de manière adéquate.⁵⁰

II. L'alimentation comme levier de contestation

Si l'alimentation peut constituer un moyen de domination masculine, comme nous venons de le voir, ne peut-elle pas aussi être un levier de contestation, aussi bien au niveau d'une production agricole alternative que du refus de la « tyrannie de la minceur » ? Nous allons voir comment cette démarche peut se décliner à travers deux illustrations : l'écoféminisme et les mouvements de Body Acceptance.

1. Les femmes, l'écoféminisme et la cause animale

" Les femmes sont socialement conditionnées à être plus attentionnées car elles ont été réduites à la garde des enfants et au travail domestique. Je dis « réduites » parce que ce travail a été trivialisé, traité comme du non-travail. Pourtant les tâches domestiques sont les seules qui importent réellement. En prenant soin de la terre, on produit plus de nourriture, de meilleure qualité. En s'occupant des communautés, des générations futures et les uns des autres, on crée plus de bien-être et de bonheur dans les sociétés. "

Vandana Shiva, écoféministe, physicienne

⁵⁰ P. ALLEN, C. SACHS, « Women and Food Chains : the Gendered Politics of Food », *Taking Food Public. Redefining Foodways in a Changing World*, New-York : Routledge, 2012, p. 23.

Les femmes sont particulièrement représentées dans les mouvements de lutte pour la défense de la nature, l'écologie politique, le végétarisme et la protection animale. Même si ces thématiques sont distinctes, elles sont intimement liées et il existerait énormément de passages de l'une à l'autre.⁵¹

L'investissement des femmes dans les mouvements contre la cruauté envers les animaux s'expliquerait par leur partage du statut de victime de la domination masculine. La philosophe Vinciane Despret explique ainsi que, dès le XIX^e siècle : « Ce sont surtout des médecins qui pratiquent la vivisection. Ces femmes éprouvent une profonde connivence avec ces animaux victimes d'une médecine sans âme qui prend le pouvoir sur leur corps. Elles y voient le reflet de leur propre expérience, en ce compris l'absence de prise en compte de leurs questions, de la douleur qu'elles peuvent ressentir. »⁵² Malgré un contexte actuel différent, cette surreprésentation des femmes dans les associations de défense des animaux tient dans le temps : « la sensibilité, le souci de l'autre, le refus de la cruauté, c'est un champ qui correspond aux stéréotypes féminins, mais qui permet aux femmes de s'exprimer dans la société », explique Valérie Chansigaud, historienne des sciences et de l'environnement.⁵³

On comprend ainsi l'investissement féminin dans le végétarisme ou le véganisme. Nous avons évoqué précédemment à quel point la consommation de viande peut être liée à l'idée de virilité. Pour Carol J. Adams, la consommation carnée et le contrôle du corps des femmes sont étroitement liés et reflètent une même domination masculine. Elle mobilise des publicités, comme celle d'un homme devant du poulet faisant mine de dévorer une jambe de femme.⁵⁴ La philosophie antispéciste semble proche de ce raisonnement. Ses adeptes, végétariens voire vegans, se lancent en effet dans une lutte contre toute forme d'oppression : racisme, sexisme, spécisme (c'est-à-dire discriminer un être en fonction de son espèce, autrement dit « manger les cochons et aimer les chiens »)... Selon eux, au même titre que les femmes et les Noirs, les animaux devraient entrer dans la même sphère de considération morale que l'« homme blanc », et, en conséquence, ne devraient plus être mangés ni « exploités ».⁵⁵

⁵¹ V. CHANSIGAUD, propos recueillis par F. BRABANT, « Les femmes, fer de lance de la révolution anti-viande », *Imagine demain le monde*, 125, 2018.

⁵² V. DESPRET, propos recueillis par F. BRABANT, *op. cit.*

⁵³ V. CHANSIGAUD, propos recueillis par F. BRABANT, *op. cit.*

⁵⁴ C. J. ADAMS, *op. cit.*

⁵⁵ D. TADLI, Th. BOLMAIN, M.-S. DELEFOSSE, *Regards croisés sur l'antispécisme*, Bruxelles : CPCP, « Études », 2017, [en ligne :] www.cpcp.be/etudes-et-prospectives/0/regards-croises-sur-l-antispécisme.

De manière plus globale, les écoféministes⁵⁶ militent quant à elles contre une situation de domination masculine généralisée où femmes et « nature »⁵⁷ seraient surexploitées. Selon ce courant, la révolution féministe serait donc indispensable à la révolution écologique. Françoise d'Eaubonne, qui est la première à utiliser le terme d'écoféminisme, estime que l'organisation sexiste de la société est à l'origine de la domination masculine sur les femmes mais aussi sur la nature, notamment à travers l'agriculture intensive : « le rapport de l'homme à la nature est plus que jamais celui de l'homme à la femme »⁵⁸. L'emprise sociale des hommes sur les femmes et sur la nature aurait deux implications : la surproduction agricole et la sur-reproduction de l'espèce humaine.⁵⁹ Par ailleurs, selon certains courants écoféministes, le travail des femmes, tout comme celui de la nature, semble invisible et « acquis » : de la même façon que le système économique exploite les femmes (main d'œuvre féminine impayée, sous-payée, travail domestique peu considéré), la nature est exploitée pour les activités de l'être humain sans que celui-ci ne se soucie du coût écologique.⁶⁰ Cette lutte se reflète également dans le milieu politique : les partis verts européens montreraient effectivement une représentativité de femmes plus importante.⁶¹

Au-delà d'une lutte commune contre la domination masculine, l'engagement féminin dans la défense de l'environnement et des animaux pourrait

⁵⁶ Il s'agit ici d'une description brève et générale visant à donner quelques principes de l'écoféminisme. Mais le mouvement est loin d'être homogène, voir la contribution de M.-S. DELEFOSSE, « Typologie des courants féministes actuels », in M.-S. DELEFOSSE (coord.), *Les féminismes d'hier à demain. Des combats ancrés dans leurs époques*, Bruxelles : CPCP, « Études », décembre 2018, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/etudes-et-prospectives/collection-au-quotidien/feminismes>.

⁵⁷ L'idée de nature comme une entité extérieure aux humains constitue une construction sociale occidentale, loin d'être universelle. Voir D. TADLI, *Entre l'homme et la nature... mur naturel ou culturel ?*, Bruxelles : CPCP, « Faites le Mur ! », novembre 2017, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/etudes-et-prospectives/0/humain-nature-mur>.

⁵⁸ F. D'EAUBONNE, *Écologie/féminisme. Révolution ou mutation ?*, Paris : Éditions ATP, 1987, p. 15.

⁵⁹ *Ibid.* Selon Françoise D'Eaubonne, la grande défaite des femmes serait la perte du contrôle sur leur corps, et donc sur la procréation, et ce, dès le début des civilisations sédentaires. C'est avec la découverte par les hommes du lien entre rapports sexuels et procréation qu'ils se seraient considérés comme maîtres de toutes choses : la fertilité des femmes et de la terre.

⁶⁰ A.-L. GANDON, « L'écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société », *L'Écologie*, 22, 2009, p. 5-25.

⁶¹ M. MELLOR, *Breaking the Boundaries Towards a Feminist, Green Socialism*, London : Virago Press, 1992.

aussi trouver son origine dans une incitation à la mobilisation pour des formes « mineures » d'injustice :

Mineures : non pas moins importantes, mais moins socialement valorisées. Les hommes, quand ils combattent l'injustice, ils aiment les effets de manche, enfiler la cape et l'épée. À eux, les grandes causes : la guerre, les droits de l'homme, la lutte des classes... Les femmes vont agir sur des modes plus discrets, qui n'encouragent pas une hypertrophie de l'ego. La façon dont elles sont socialisées va leur permettre d'exprimer du souci pour des causes qui ne sont pas immédiatement consensuelles, comme les animaux. Et quand les femmes défendent des petites causes, elles le font bien, avec un désintéret personnel tout à fait remarquable. ⁶²

2. Contre l'injonction à la minceur

" Être gros dans ce monde livré aux marchands de maigreur, c'est être révolutionnaire. "

Marlon Brando, acteur, réalisateur

" Les filles sont élevées dans l'idée que leur corps est une chose à construire et non à vivre. "

Susie Orbach, psychothérapeute

« Que ton aliment soit ton premier médicament », attribue-t-on souvent à Hippocrate. La militante écoféministe qui se nourrira uniquement de produits issus d'une agriculture respectueuse de l'environnement comme mentionné ci-dessus, et de manière raisonnée, augmentera ses chances d'être en bonne santé. Par contre, cela ne lui garantit pas pour autant de répondre aux standards de beauté pratiquement inatteignables de nos sociétés contemporaines : en 1980, seulement 5 % des Américaines entre 20 et 29 ans étaient aussi maigres que les participantes aux concours de beauté. Mais dans ce contexte lipophobe décrit plus haut, où l'injonction à la minceur se fait surtout ressentir chez les femmes, des mouvements d'opposition tels que Body

⁶² V. DESPRET, propos recueillis par F. BRABANT, op. cit., p. 25.

Positive ou le collectif français Gras Politique voient le jour.⁶³ Les fondatrices militent contre la grossophobie, cet ensemble d'attitudes hostiles et discriminantes à l'égard des personnes en surpoids :

Nous, les gens gros, on porte notre souffrance sur nous. Notre société a du mal avec cela : il faut être healthy, detox, happy...⁶⁴
 On nous renvoie sans cesse à la volonté, au contrôle, alors que l'obésité est multifactorielle [...]. On n'est pas du tout dans l'angélisme, on sait très bien que ce n'est a priori pas bon pour nous. On voudrait juste inviter tous ceux qui nous renvoient à la volonté, qui nous exhortent à maigrir, à s'intéresser vraiment à ce qu'est l'obésité. Et qu'on cesse d'être soupçonnés d'être de " mauvais gros " quand on ne fait pas de régime.⁶⁵

Et même si les fondatrices déplorent le fait que le féminisme ne s'intéresse que trop peu à cette lutte, elles sont convaincues que ces combats sont liés :

Je pense que les hommes ne sont pas victimes de la grossophobie de la même manière. La souffrance est similaire au niveau personnel, mais les oppressions systémiques concernent beaucoup plus les femmes : la pression sur leur corps de manière générale est indéniable. Les chiffres sont édifiants. Il y a autant de mecs que de

⁶³ Le site du collectif rassemble des témoignages forts : « Mon précédent gynéco m'a donné une leçon humiliante. Il m'a expliqué à quel point il était dégueulasse d'être grosse au milieu d'un frottis. Alors que j'étais dans une position dans laquelle n'importe qui se sentirait mal ou privée de pouvoir, j'ai été soumise à des commentaires vicieux et méchants à propos de mon poids et de mon "addiction à la bouffe". Elle me posait des questions sur ce que je mange pendant qu'elle me grattait le col de l'utérus, et quand j'ai répondu, elle m'a dit que je mentais. » Voir <https://graspolitique.wordpress.com>.

⁶⁴ De nombreuses tendances #healthy ou #bodychallenge se développent en effet sur les réseaux sociaux. Des pratiques considérées comme « saines » y sont promues au niveau du régime alimentaire, d'entraînements sportifs intensifs ou d'objectif minceur à atteindre. À titre d'exemple, le défi du « thigh gap » (espace entre les cuisses) a rythmé l'été 2013, risquant ainsi d'engendrer des troubles alimentaires. Voir M. SIASSINA, « " Thigh Gap " trend may be encouraging eating disorders », Canada.com, 9 octobre 2013, [en ligne :] <http://www.canada.com/health/Thigh+trend+encouraging+eating+disorders+experts/9016419/story.html>, consulté le 14 juin 2018.

⁶⁵ D. MARX interrogée par V. BALLEET, « Grossophobie : "Nous, les gens gros, on porte notre souffrance sur nous" », Libération, 31 mai 2018, [en ligne :] http://www.liberation.fr/france/2018/05/31/grossophobie-nous-les-gens-gros-on-porte-notre-souffrance-sur-nous_1655752, consulté le 5 juin 2018.

nanas grosses, en revanche, les opérations de chirurgie bariatrique concernent les femmes à 80 %.⁶⁶

Dans la même veine, la comédienne Laura Calu a lancé au printemps 2018 la campagne #objectifbikinifermetagueule, invitant plus particulièrement les femmes à poster des photos d'elles sans complexe : elles sont déjà 3 000 à avoir suivi le mouvement.⁶⁷ Elle encourage :

Bienvenue dans la période proche de l'été. Où les médias (réseaux sociaux, pub, télé) nous rappellent constamment que la chose la plus importante pour les femmes c'est l'objectif Bikini. Je pense que la chose la plus importante c'est de se sentir bien comme on est. Il paraît même que quand on se sent bien on est vachement plus belle. Puisque des photos de femmes parfaites le plus souvent retouchées envahissent nos écrans, voici des photos de femmes comme elles sont. La beauté est dans l'œil de celui qui regarde, il n'existe pas de perfection. J'ai envie une fois de plus de crier haut et fort que toutes les femmes sont belles. Merci à toutes celles qui jouent le jeu, merci pour vos photos. Prévenez vos amies et continuez de vous assumer. Bravo les filles !⁶⁸

Si certains magazines féminins applaudissent, Nora Bouazzouni souligne le paradoxe :

Les magazines féminins, financés par l'industrie de la beauté, entretiennent cela avec une hypocrisie incroyable, à coup d'injonctions contradictoires : " arrêtez de vouloir maigrir ", " apprenez à vous accepter ", tout en mettant en couverture des mannequins de 42 kilos.⁶⁹

⁶⁶ E. PEREZ-BELLO, op. cit.

⁶⁷ A. REYNERS, « #objectifbikinifermetagueule, le nouvel hashtag qui s'attaque à la grossophobie », La Libre, 22 mai 2018, [en ligne :] <http://www.lalibre.be/lifestytle/psycho/objectifbikinifermetagueule-le-nouvel-hashtag-qui-s-attaque-a-la-grossophobie-5b040fd5cd7028f07a22a64c>, consulté le 5 juin 2018.

⁶⁸ Voir https://www.instagram.com/laura_calu/?hl=fr.

⁶⁹ N. BOUAZZOUNI interrogée par V. FÉLIX, « Cuisine et sexisme : les femmes n'ont pas fini d'en baver », Télérama, 5 septembre 2017, [en ligne :] <http://www.telerama.fr/idees/cuisine-et-sexisme-les-femmes-nont-pas-fini-den-baver,n5181805.php>, consulté le 5 juin 2018.

Conclusion

Nous avons pu le constater, tant au niveau de l'organisation du travail domestique que de la « tyrannie de la minceur », l'alimentation constitue souvent un moyen de reproduire l'ordre inégal du genre, et donc d'oppresser les femmes, dans leurs tâches et dans leur chair. Tout comme le pain au chanvre dans l'Europe du XVIII^e siècle plongeait les populations pauvres dans un état d'hallucination permanent, les empêchant de prendre conscience des injustices et de s'opposer à l'ordre social, les contraintes autour de la nourriture laissent peu de temps aux femmes pour penser ces inégalités et s'en émanciper.⁷⁰ Pourtant, autour de l'alimentation et de la manière dont elle est produite et considérée, la révolte gronde : les écoféministes, qui se sentent autant exploitées que la nature, refusent le système agro-alimentaire actuel, les mouvements de « body acceptance » se multiplient pour répondre aux « bikini challenge » et autres dictatures de la maigreur, les femmes sont bien représentées dans l'écologie politique et en première ligne pour défendre la cause animale...

Mais bien que l'alimentation puisse constituer un médium de révolution très efficace, ce mouvement doit être accompagné d'une réflexion autour de l'organisation et de la répartition du temps. S'il paraît indispensable d'accorder davantage de temps (et d'argent) à la manière dont nous nous nourrissons pour nous libérer de l'agrobusiness⁷¹, il faut être attentif à ne pas reléguer pour autant les femmes dans ce rôle « traditionnel ». Ainsi, quand une amie me demanda à quoi j'occupais mes lundis, jour où je ne travaille pas en raison d'un temps partiel volontaire, je lui répondis que j'en profitais notamment pour cuisiner et faire des courses. « Ah, moi aussi j'aimerais être femme au foyer, si je pouvais être payée autant ! », me répondit-elle sur le ton de la blague. Or, il est temps que la réappropriation de notre alimentation, du champ à l'assiette, constitue un lieu de lutte politique conjointe, réunissant hommes et femmes aux fourneaux, et détachant la cuisine de son image de tâche ménagère banale et insignifiante.

⁷⁰ P. CAMPORESI, *Le Pain sauvage. L'imaginaire de la faim de la Renaissance au XVIII^e siècle*, Paris : Chemin vert éditions, 1981.

⁷¹ D. TADLI, *Alimentation low cost. Le prix à payer*, Bruxelles : CPCP, « Regards décalés », avril 2018, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/etudes-et-prospectives/collection-regards-decales/alimentation-low-cost>.

L'implication des hommes dans le combat contre l'agro-industrie est donc indispensable, en acceptant aussi ses aspects plus modestes : faire ses achats chez un petit producteur, prendre le temps de cuisiner des produits frais et de saison... Et même si ces actions peuvent être moins valorisées socialement (*a priori*, faire une soupe aux choux bio suscite moins de reconnaissance que de brandir un étendard en tête de cortège dans une manifestation pour les droits humains... quoique !⁷²). Au risque de connaître le sort des faux bourdons chez les abeilles, fiers et gourmands mais peu productifs...

*Les faux bourdons ne butinent pas, ne nettoient pas, ne peuvent pas défendre la ruche contre les envahisseurs. En revanche, ils mangent du miel. C'est certainement la raison pour laquelle ils sont chassés de la ruche une fois la période des vols nuptiaux terminée et dès que les réserves diminuent. Les ouvrières les regroupent au fond de la ruche puis les font sortir de cette dernière. Parfois, elles n'hésitent pas à les piquer pour les supprimer.*⁷³

* *

Dounia TADLI est titulaire d'un master en anthropologie, spécialisée dans les relations humains-environnement.

⁷² Les modes de consommation « alternatifs » peuvent en effet constituer un moyen de distinction sociale. Voir D. TADLI, *Transition et simplicité volontaire... une solution pour ceux qui n'ont pas d'option ?*, Bruxelles : CPCP, « Au Quotidien », janvier 2018, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/etudes-et-prospectives/collection-au-quotidien/transition-simplicité-volontaire>.

⁷³ S. CARDON-REMBLOT, « Les faux bourdons dans la ruche », *Futura-sciences*, 16 juin 2016, [en ligne :] <https://www.futura-sciences.com/planete/dossiers/zoologie-abeilles-accueillir-ruche-chez-soi-976/page/12>, consulté le 5 juin 2018. Je remercie chaleureusement mon amie et collègue Raïssa M'Bilo à qui je suis redevable pour cette anecdote (entre autres choses).

Pour aller plus loin...

- CAROF S., « Le régime amaigrissant : une pratique inégalitaire ? », *Journal des Anthropologues*, 140-141, 2015, p. 213-233.
- D'EAUBONNE F., *Écologie/féminisme. Révolution ou mutation ?*, Paris : Éditions ATP, 1987.
- DUPUY A., *Plaisirs alimentaires ; Socialisation des enfants et des adolescents*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013.
- FOURNIER T., et al., « L'alimentation, arme du genre », *Journal des Anthropologues*, 140-141, 2015, p. 19-49.
- GLORIEUX I, VANTIENOVEN T.-P., *Genre et emploi du temps. (Non-) Évolution des stéréotypes de genre 1999, 2005 et 2013*, Bruxelles : Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes, 2016.
- RAVACHE S., « Mœurs alimentaires sexuées dans le monde rural et urbain », *Ruralia*, 12/13, 2003, p. 1-19.
- TOURAILLE P., *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse*, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008.

TADLI Dounia, *L'alimentation et les rapports de genre. De l'outil de coercition au levier de révolution*, Bruxelles : CPCP, Analyse n°360, 2019, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/publications/alimentation-genre>.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Récemment, lors d'un atelier d'éducation permanente, nous discutons des pratiques alimentaires quotidiennes avec un groupe composé uniquement de femmes. L'une d'entre elles évoquant ses enfants, je saisis l'occasion pour demander à une autre : « Et toi, tes enfants t'aident un peu en cuisine ? ». Une troisième participante me répond à sa place : « Elle n'a qu'un fils ! », comme si c'était évident, laissant ainsi entendre que son sexe l'empêche d'éplucher des carottes. L'intéressée acquiesce, et je préfère ne pas insister...

Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

Rue des Deux Églises, 45 – 1000 Bruxelles

02 238 01 00 | info@cpcp.be | www.cpcp.be



Chaque jour, des nouvelles du front !

www.facebook.com/CPCPasbl

Toutes nos publications sont disponibles en téléchargement libre :
www.cpcp.be/publications/